

Compte rendu

Ernest WILL, *Les Palmyréniens. La Venise des sables (I^{er} s. avant - III^e s. après J.-C.)*. Paris, Armand Colin, Collection *Civilisations U*, 1992.

Plus de quarante ans après ses premiers travaux sur Palmyre (parus dans *Syria*, 26 [1946/49]) et après avoir fourni entre-temps bien d'autres contributions remarquables à ce dossier, Ernest Will nous offre un ouvrage de synthèse qui fait le point, sous la plume d'un grand savant et érudit, d'une soixantaine d'années de recherches.

En effet, c'est à partir de 1929 que commencent de vraies fouilles à Palmyre. La première publication d'un dégagement systématique, ainsi datée, concerne un tombeau appelé par le fouilleur Jean Cantineau « tombeau-maison », nom qui s'est imposé par la suite. Les relevés très importants de la mission allemande de Theodor Wiegand, exécutés au début du siècle, sont restés inédits jusqu'en 1932, si bien que les travaux accessibles sur Palmyre consistaient à cette date essentiellement en publications épigraphiques. C'est avec la grande entreprise du transfert de Tadmor moderne vers un nouveau site plus au nord, amorcée la même année, et avec le dégagement consécutif du sanctuaire de Bêl ainsi libéré, deux initiatives majeures d'Henri Seyrig, que l'archéologie palmyrénienne a vraiment commencé. Nul n'était mieux placé qu'Ernest Will pour rendre hommage à Seyrig, lui qui, avec l'architecte Robert Amy, a publié ce temple grandiose en 1975, deux ans après la disparition du savant inégalé. Cet hommage est rendu tout au fil des pages du livre qu'E. Will nous donne aujourd'hui.

Ernest Will s'intéressa à Palmyre juste après la guerre, comme pensionnaire de l'Institut français d'archéologie de Beyrouth (aujourd'hui IFAPO), dirigé alors par Henri Seyrig et dont il est devenu lui-même directeur plus tard ; son co-pensionnaire était le Père Jean Starcky, un autre grand palmyrénien. C'est à ce dernier que l'on doit la synthèse sur Palmyre à la fois la mieux informée et la plus abordable, parue en 1952 (*Palmyre*, Paris, Maisonneuve). Jean Starcky m'a fait l'honneur, peu avant sa mort, de m'associer à la nouvelle édition (1985, Maisonneuve) de cet ouvrage qui est resté étonnamment actuel après une quarantaine d'années. Ernest Will présente aujourd'hui une perspective nouvelle qui englobe d'une manière organique les résultats des recherches plus récentes.

Repensée et soigneusement pesée, la matière de l'ouvrage est parfaitement à jour, en intégrant les résultats de l'ensemble des recherches accessibles ; comme la formule adoptée exclut les renvois bibliographiques, la chose n'est pas évidente pour un lecteur non averti, mais il sentira bien que telle ou telle phrase

contient une polémique voilée. L'auteur recherche cependant la mesure et le résultat est un manuel extrêmement bien informé et sûr.

On discutera certes certains détails et points de vue susceptibles d'interprétations divergentes. On n'oubliera pas non plus que de nouvelles découvertes pourront nuancer ou modifier certaines affirmations, comme il se doit. Il me paraît particulièrement fécond que l'auteur replace les événements et les faits de culture dans un contexte plus large, voire global, de l'Antiquité. Cette oasis de Palmyre n'est pas traitée comme un vase clos, mais comme une partie du monde qui lui était contemporain.

Elle est donc d'abord considérée comme une entité politique et située à ce point de vue dans l'Empire romain ; sa vocation commerciale, fondement manifeste de son essor, vient à examen ensuite, en regard des tenants et des aboutissants du trafic caravanier ; la civilisation de Palmyre est analysée sous de nombreux aspects et toujours dans le contexte général tant de l'Orient que du monde gréco-romain. Enfin, l'épopée d'Odinat et de Zénobie est replacée dans son époque avec un sens exemplaire des proportions.

Palmyre n'entre en effet dans la grande histoire qu'avec ces deux personnages, avec la malheureuse reine surtout, qui a donné lieu à des légendes, depuis l'Antiquité déjà. L'histoire de l'oasis avant ces quelques années de notoriété est plus difficile à écrire, mais ce qu'on peut tirer des documents, épigraphiques et archéologiques, permet de dresser néanmoins un tableau assez précis malgré les flous qui subsistent. Comme l'auteur le souligne justement, nous connaissons nominalement plus de Palmyréniens que de citoyens de toute autre cité antique, à l'exception seulement de Rome ou peut-être telle autre métropole. Dans la plupart des cas, cependant, leurs casiers restent vierges de toute information spécifique. L'histoire de Palmyre, c'est l'histoire des institutions, l'histoire économique, l'histoire des croyances, très peu « événementielle » faute de documentation suffisante.

C'est bien E. Will qui, dans un article récent, a expliqué, définitivement je crois, le célèbre passage de Pline sur Palmyre tirailée entre les Parthes et les Romains, comme un *topos* littéraire sans réalité, tant à l'époque du naturaliste que même avant. On notera que Strabon, dans sa description du pays, ignore tout simplement l'oasis, comme si elle n'avait pas encore accédé à l'importance que nous lui connaissons plus tard. Cette Palmyre hellénistique qu'E. Will invite à chercher au sud du ouadi, là où il a lui-même identifié le temple d'Arsoû, faute de pouvoir la chercher sous le temple de Bêl, n'était apparemment qu'une bourgade. Disons à cette occasion qu'un sondage profond que j'ai pu inspecter dans la cour de l'ancien sérail (abritant depuis l'année dernière le nouveau musée folklorique), tout près donc du sanctuaire, n'a rien mis au jour qui soit antérieur au I^{er} siècle après J.-C. Palmyre n'a grandi qu'en devenant romaine.

On a beaucoup disserté sur l'annexion de Palmyre à l'Empire, mais Ernest Will a certainement raison de suivre Henri Seyrig dans son hypothèse de

l'annexion sous Tibère, au moment de la mission de Germanicus en Orient. Toujours plausible, cette restitution des faits devient maintenant une certitude avec la découverte, l'année dernière, d'une inscription funéraire au nom de deux publicains, affranchis de citoyens romains, qui ont laissé un texte trilingue (latin, grec et araméen) daté de 56/57 ; or l'un deux et le patron de l'autre sont mentionnés dans le Tarif, le patron comme récipiendaire d'une lettre écrite par Germanicus, donc vers 19 après J.-C. C'est de 58 que datait le tombeau de Chrysanthus, un autre publicain dont la présence constituait jusqu'à maintenant la plus ancienne preuve indiscutable de l'appartenance de Palmyre à l'Empire. En contre-épreuve, je peux citer une autre inscription qui paraîtra bientôt dans *Semítica*, et qui implique un régime de douanes tout autre que celui qu'expose le Tarif, en vigueur en 11 après J.-C.

Ville tributaire, ville libre, colonie romaine : telles sont les étapes qu'a connues le statut juridique de Palmyre selon Henri Seyrig ; ses arguments sont toujours aussi solides et tout permet à Ernest Will de le suivre dans son raisonnement et dans son exégèse du Tarif, principale source pour l'histoire des institutions (pp. 39-46). Je suis par ailleurs heureux de constater que E. Will accepte ma proposition de dater l'instauration des « quatre tribus » à l'époque de Néron, comme une mesure d'intégration dans la province de Syrie.

Le territoire de Palmyre, considérable comme il arrivait en Syrie romaine, n'est pas délimité avec précision. Limitrophe de l'Emésène à l'ouest et de l'Apamène au nord, pratiquement ouvert vers le sud, il touchait l'Euphrate et comprenait la forteresse insulaire de 'Ana, au moins à l'époque des Sévères lorsqu'un stratège y est attesté. L'auteur pense qu'il s'agit d'une acquisition consécutive à la guerre parthique de L. Verus et contemporaine de l'annexion de Doura-Europos à l'Empire en 166. Cependant, la dédicace palmyrénienne de 132, faite par un cavalier nabatéen qui a servi « dans la place forte et le camp de 'Ana » prouve à mon sens l'appartenance de l'île au territoire de Palmyre déjà à cette date et, par conséquent, l'existence d'une marche euphratéenne, en aval de Doura toujours aux mains des Parthes.

Le cours du Moyen-Euphrate ne se prête guère, en effet, à l'établissement d'une frontière. L'étroite vallée bordée de part et d'autre de plateaux désertiques ne saurait être départagée dans le sens de la longueur sans rendre intenable les positions de chacun des voisins. Les deux rives appartenaient nécessairement à la même puissance sur chaque secteur du fleuve, comme le montre précisément le cas de Doura parthe sur la rive droite ou, inversement, celui du site sévérien de Kifrin, récemment fouillé par Antonio Invernizzi sur la rive gauche, non loin de 'Ana. On remarquera aussi que le territoire de Palmyre était ainsi contigu à celui contrôlé par les « rois des Arabes » résidant à Hatra ; or les rapports entre les deux villes semblent avoir été très ténus, malgré ce voisinage, à mon avis pour la bonne raison que le trafic caravanier palmyrénien suivait exclusivement le cours de l'Euphrate.

Ainsi, si l'on accepte la présence des établissements palmyréniens sur ce fleuve (en plus de 'Ana, peut-être encore sur l'île de Bidjân 25 km en aval, mais les indices en sont minces avant les Sévères), les modalités du commerce caravanier prennent un relief nouveau. Il me semble notamment que la voie fluviale était empruntée par les Palmyréniens avec une intensité que l'on n'a guère osé admettre. Ernest Will accepte partiellement ce point de vue, gêné par le problème, réel, de la remontée. Ce problème n'a pas pourtant effrayé les Gerrhéens à l'époque d'Alexandre, eux qui poussaient jusqu'à Thapsaque (Cf. J. ROUGÉ, « La navigation intérieure dans le Proche-Orient antique », *L'homme et l'eau*, III, Lyon 1986, p. 39-49) ; d'ailleurs, l'emploi de la voie d'eau pour descendre seulement aurait déjà constitué un gain appréciable. Encore récemment, les embarcations du type particulier au pays, les radeaux d'outrés, descendaient le Tigre pour être démantelés à la fin du voyage ; le bois était alors vendu et les outrés remontées à dos de chameau. Il est vrai que Michel Tardieu (*Les paysages reliques*, 1990, p. 81-102) récusé cette possibilité pour l'Euphrate, sur la foi des témoignages du XIX^e siècle, mais il suffit de relire avec L. Dillemann les récits de la campagne de Julien pour voir que la navigation fluviale, avec ou sans outrés gonflés, allait de soi.

En tout cas, le commerce palmyrénien s'intéressait exclusivement au Golfe et aux pays d'outre-mer accessibles à partir de là. E. Will formule même l'hypothèse « d'un Golfe devenu sous la haute protection des maîtres de la Mésène une sorte de lac palmyrénien » (p. 74). Le grand commerce des Indes par voie de mer n'était peut-être palmyrénien qu'occasionnellement (deux inscriptions fragmentaires seulement nous parlent des Palmyréniens se rendant en « Scythie »), mais la route de la Mésène vers la Méditerranée semble bien monopolisée par les marchands de l'oasis.

On saura gré à E. Will, à ce propos, d'avoir replacé les faits dans une perspective générale. Le gros du commerce des Indes passait bien, dit-il, par la Mer Rouge et l'Égypte, et Rome s'approvisionnait en denrées orientales plutôt à Alexandrie. Le marché que desservait Palmyre se limitait donc, selon E. Will, à la Syrie ; peut-être comprenait-il l'Asie Mineure (pp. 81-84) ; il était donc important, mais secondaire.

Le fonctionnement de ce commerce a été brillamment reconstitué par E. Will dans un article qui a fait date (*Syria*, 34 [1957]). Il reprend aujourd'hui ses propres conclusions, à mon sens toujours fondées, même si l'on admet l'usage de bateaux pour une partie du parcours vers le Golfe. Ces « marchands et chefs de caravanes » étaient bien maîtres du désert, faute de quoi les activités commerciales de Palmyre seraient impensables. De surcroît, la création même de la ville n'était possible qu'avec l'apport massif des populations qui ne pouvaient venir que du désert.

Ernest Will a donc raison de récuser le schéma simplificateur de l'opposition éternelle entre le nomade et le sédentaire : la ville de Palmyre a été créée par la sédentarisation des nomades, mais elle ne saurait survivre en tant

que ville sans un réseau subtil d'interdépendances avec les gens de la steppe. Comme les tribus nomades de Syrie étaient déjà de langue arabe, nombre de faits de culture se sont implantés dans l'oasis par leur intermédiaire, mais il serait exagéré de parler d'arabisation : à la différence de Pétra ou de Hatra, Palmyre a conservé l'essentiel du legs araméen qui lui venait du fond des âges.

Elle l'a conservé aussi face à l'hellénisme qui n'a pas pu s'y imposer avec la même vigueur qu'ailleurs en Syrie. Ce sont ces faits de civilisation qui font parler à E. Will de bilinguisme : au sens strict du terme, d'après les inscriptions qui traduisent la situation linguistique des couches supérieures de la population, mais aussi de « bilinguisme vestimentaire » où le drapé classique concurrence le costume iranien, défini déjà comme tel par Henri Seyrig, mais porté communément en Mésopotamie, comme le montrent les monuments de Hatra et de Doura-Europos. Palmyre y ajoute même une troisième expression, costume dit local et qui semble celui des nomades arabes. Pour E. Will, une sorte de bilinguisme est aussi impliqué par la situation artistique : l'urbanisme et l'architecture à la romaine, l'expression plastique en revanche dominée par ce qu'on appelle l'art parthe, un terme qui a fait couler beaucoup d'encre. S'il n'est plus possible de suivre M. Rostovtzeff, à la recherche des arts apparentés au prétendu legs ancestral des Parthes, dans les steppes de la Mer Noire, on a toujours tendance à postuler un art homogène qui aurait prévalu dans les pays sous domination arsacide, et même au-delà, à Palmyre par exemple. La pensée d'Henri Seyrig a été décisive pour cette façon de voir : n'a-t-il pas appelé Palmyre « la fille spirituelle de Séleucie du Tigre » ?

L'hypothèse était inspirée par la découverte des fragments architecturaux du premier temple de Bêl, fragments dont le décor rappelle celui des pièces retrouvées à Mathura, en Inde du Nord-Ouest. Il fallait bien trouver un intermédiaire, et la capitale grecque de Mésopotamie s'est imposée à l'intuition du grand savant. Où en est-on aujourd'hui ?

Les fouilles italiennes à Séleucie ne permettent plus d'y voir autre chose qu'une ville, qu'un centre artistique de tradition hellénistique purement et simplement, quitte à accorder quelques concessions à l'usage des matériaux locaux, tels des chapiteaux en terre-cuite. L'auteur hésite à renoncer à l'idée de l'influence mésopotamienne sur l'architecture de Palmyre, elle lui paraît toujours « valable dans les grandes lignes ». Il évoque au passage le nom de Babylone, ville dont on ne sait strictement rien à cette époque (p. 132).

Pourtant, il donne lui-même la clé du problème, en rappelant le décor du sanctuaire de Zeus à Jerash, de celui de Baalshamîn à Si', l'un et l'autre accusant des traits parallèles à ceux qui caractérisent le premier temple de Bêl et, en général, le style dit à Palmyre « archaïque ». Cette variété de l'art gréco-oriental me paraît simplement provinciale syrienne. Sa dette envers la Mésopotamie contemporaine reste entièrement à démontrer.

On aimerait voir une position plus tranchée dans ce débat profondément renouvelé par les découvertes récentes ; on suivra pourtant sans aucune réserve

les remarques lumineuses de E. Will sur le grand temple de Bêl et la part d'Antioche dans son projet et son exécution. Avec l'ouverture de ce grand chantier, c'est l'architecture impériale qui se manifeste à Palmyre, encore que dans sa variété orientale, à la différence de ce qu'on voit à Baalbek.

Le décor sculpté du temple, plus précisément les célèbres poutres historiées, relève bien entendu d'une tradition très différente. L'origine du fameux frontalisme reste toujours mystérieuse, mais cette convention a de fortes chances d'avoir été créée en Mésopotamie. Autant les statues de bronze importées à Palmyre venaient apparemment de l'Ouest, et non de Séleucie, malgré l'avis de Seyrig, impressionné par la belle statue de Shami retrouvée en Iran, autant le maître des poutres de Bêl pourrait bien venir d'une ville située au-delà de l'Euphrate. Là encore, il n'est plus possible de parler de Séleucie du Tigre, là encore E. Will suggère Babylone. Était-ce seulement un centre artistique à l'époque ? L'auteur s'est aperçu d'ailleurs que la date de la dédicace du temple, 32 après J.-C., ne saurait être prise de façon absolue pour toutes les parties du monument. Les poutres en particulier sont venues prendre leur place certainement vers la fin des travaux. Du coup, ces bas-reliefs célèbres cessent de fournir une date précise pour la plus ancienne apparition de la convention frontale (cf. M. PIETRZYKOWSKI, *Berytus*, 33 [1985], p. 55 s.).

Il est bon d'entendre aujourd'hui de la part d'Ernest Will un rappel salutaire : Palmyre n'a pas été un grand centre d'art (un peu plus cependant que Doura-Europos) ; les monuments de son art se sont simplement mieux conservés que ceux d'ailleurs, mais il y avait bien un ailleurs et il donnait le ton. La preuve en est la relation indirecte de l'art dit parthe à l'art byzantin, comme E. Will le rappelle à juste titre (p. 166 s.).

Certes, l'histoire de l'art de Palmyre reste encore à écrire, malgré la très utile mise au point de M.A.R. COLLEDGE (*The Art of Palmyra*, 1976), comme encore l'histoire de son décor architectural, de ses bijoux (dont Baudelaire pressentait déjà l'exubérance), de ses tissus. De telles recherches comparatives sont amorcées par A. Schmidt-Colinet qui s'attache à montrer les parallélismes entre de vrais tissus, leur représentation en sculpture et le décor architectural. La part de l'Orient et de l'Occident sera sans doute plus facilement démêlée grâce à ces travaux, comme l'annonce déjà la belle thèse de Schmidt-Colinet sur *Das Tempelgrab Nr. 36 in Palmyra. Studien zur palmyrenischen Grabarchitektur und ihrer Ausstattung* (Mainz, Ph. von Zabern, 1992). Le caractère à la fois oriental et impérial romain de l'architecture de ce « tombeau-maison », comme aurait dit Cantineau, maintenant le mieux étudié à Palmyre et sans doute l'un des plus fastueux de son temps, mais nullement unique, nourrit chez son fouilleur une réflexion qui n'était pas encore accessible à E. Will sauf par des comptes-rendus préliminaires ; il a pu cependant reproduire une restitution de la façade du tombeau (p. 146). Ce mausolée de famille fondé vers 200 aurait-il appartenu à la famille du grand Worod l'*argapet*, titre qui selon E. Will correspond au grec ethnarque, en l'occurrence chef des expatriés parthes à Palmyre ? Pour cela, il

faudrait qu'il ait été réfugié lui-même, ce que suggère le manque de patronyme dans les inscriptions qui le concernent, mais ce qui est difficilement conciliable avec la possession d'un tombeau de famille construit plus tôt par les siens.

On aura également intérêt à lire les pages consacrées à l'urbanisme et l'architecture. C'est en effet l'un des domaines privilégiés des recherches personnelles de l'auteur, de l'Iraq al-Amir à Délos, en passant bien entendu par Palmyre. Avec la grande publication du temple de Bêl qu'il a éditée et pour une bonne part écrit lui-même, avec celle du sanctuaire de Nabû dont il suit de près la préparation, E. Will avait beaucoup d'occasions de réfléchir sur la place de ces monuments dans l'espace urbain.

L'auteur présente une image claire et simple du développement urbain de Palmyre : la ville ancienne (cachée dans le tell du temple de Bêl), ville hellénistique (au sud du ouadi, qui reste à explorer), la ville romaine enfin, de part et d'autre de la Grande Colonnade, comprise tardivement dans le rempart de Dioclétien, et qui seule se prête à l'étude directe. Ernest Will explique son plan irrégulier par une série de décisions pragmatiques, conditionnées par les monuments préexistants et soumises aux aléas de l'évergétisme privé, réel, mais plutôt modeste par rapport à ce qu'on sait de certaines métropoles : « on ne sent pas malgré tout (ou pas encore ?) l'intervention de ces très grandes fortunes que l'on s'attendrait à découvrir » (p. 130). Les rues à colonnades, cette spécialité de l'urbanisme syrien, se construisent en effet lentement et par à-coups. La Grande Colonnade, en particulier, fait l'impression d'avoir été commencée à l'ouest sans vision claire de la façon dont elle allait aboutir au sanctuaire de Bêl, en coupant chemin faisant un angle de celui de Nabû ; d'ailleurs, certains tronçons n'ont jamais été terminés. Là encore, sous la plume d'Ernest Will, Palmyre retrouve sa place dans l'ensemble du monde romain et oriental.

Une autre rue à colonnades, dite Colonnade Transversale, est interprétée comme une place des caravanes, imposant marché situé en lisière du terrain bâti (p. 127-129). Théorie convaincante. Cette façon de voir rejoint d'ailleurs les observations de D. Schlumberger sur le parcours probable des caravanes contournant la ville et passant parmi les tombeaux incorporés plus tard dans l'enceinte tétrarchique (*Berytus*, 2 [1936], p. 152).

Si la présence d'un tel monument dans une cité à vocation commerciale semble naturelle, certaines absences peuvent étonner. Les thermes d'abord, élément essentiel d'une ville romaine ; il n'y en a pas avant Dioclétien, et ils sont alors installés dans un monument où Ernest Will accepte de voir avec R. Fellmann le palais probable de Zénobie ; ils font sans doute pendant au camp légionnaire, bien que celui-ci soit assez éloigné. On peut remarquer pourtant que la ville disposait déjà des bains chauds dans la grotte d'Efqa, dont l'aménagement récent par la direction de l'hôtel Cham (ci-devant Méridien) permet de mesurer l'ampleur. Il était plus facile de se passer d'un cirque, et même d'un théâtre, car celui que l'on voit n'a jamais été terminé, bien qu'il ait pu servir pour un public limité.

Le dernier chapitre du livre, « Grandeur et décadence », retrace les événements souvent discutés, mais imparfaitement connus, de l'histoire politique et militaire du III^e siècle en Orient. Cette fois encore, les données des inscriptions et les témoignages (médiocres) des historiens anciens sont considérées dans une perspective générale, pour apprécier la portée réelle des faits rapportés et la réalité des reconstitutions modernes qui s'en inspirent. Sapor a-t-il vraiment nourri l'ambition de refaire l'empire des Achéménides ? Zénobie voulait-elle dresser l'Orient contre l'Occident et créer un « royaume arabe » ? Autant de mythes, selon Ernest Will. Si Odainat restait prudent dans ses rapports avec Rome, si sa veuve l'était moins, tous les deux conservaient comme référence politique les cadres des institutions romaines. Il est vrai que l'on peut voir en Odainat une préfiguration des phylarques ghassanides (p. 182), mais d'autre part la tradition arabe, rappelée récemment par Glen Bowersock (*Roman Arabia*, 1982) a gardé le souvenir d'un conflit de Zénobie avec la confédération tribale des Tanoukh. Le phénomène de Palmyre est ailleurs : la *Venise des sables* émergea avec l'instauration du commerce caravanier par les chefs nomades, elle sombra, ou plutôt se saborda, lorsque ce commerce a été compromis. La commotion finale, quelles que soient ses causes profondes et les intentions de ses protagonistes, fait partie de la crise du III^e siècle romain.

Michel GAWLIKOWSKI